

réaction des événements d'Avril durait encore, M. Monfalcon ne craignit pas de publier une histoire de nos désastres : l'exposition même des faits, les considérations, les développements qui l'accompagnèrent, en firent une œuvre de parti : en chargeant des hommes qui n'étaient pas jugés, l'auteur voulut cependant se montrer généreux ; un sentiment de délicatesse et de convenance, dit-il, ne lui permit pas de nommer les acteurs. Mais les articles du journaliste étaient oubliés, l'histoire des insurrections avait eu le sort que méritent des livres semblables, lorsque M. Monfalcon vient nous rappeler ses premiers ouvrages, par son prétendu *Code moral*.

Dans la première partie, que nous pourrions appeler *partie politique*, il tranche sans hésiter une série de questions sur lesquelles les Say, les Chevalier, n'osent encore se prononcer : l'appréciation exacte des causes de la misère de l'ouvrier n'est pas plus difficile pour lui que la répartition des salaires.

Si, comme on l'a dit avec raison, rien n'est nouveau en morale, c'est surtout de la lecture du *Code des ouvriers*, que cette vérité ressort. Pour qu'un livre parvienne à sa destination, le titre ne suffit pas : écrit pour la classe ouvrière, il faut qu'il se recommande à elle, par quelques-unes des qualités que le peuple sait apprécier.

M. Monfalcon, sûr de n'être contredit par personne, pouvait établir, sans donner les preuves, que la classe ouvrière est moins malheureuse aujourd'hui qu'autrefois. L'histoire était là pour les hommes instruits ; les seuls récits ou les souvenirs de leurs pères suffisaient pour les pauvres ouvriers ; mais riche d'érudition, il remonte à Sparte, Athènes et Rome ; il cite Xénophon et Diophante, traverse l'empire romain et le moyen-âge, parle des Ilotes et des esclaves, pour faire un certain nombre de pages sur un sujet évident pour tous ; puis, arrivant à l'époque actuelle, l'auteur qui a beaucoup vécu, dit-il, au milieu des ateliers, chose dont nous ne nous serions jamais